

« Migrants hautement qualifiés » et leurs comportements sociolinguistiques en entreprise internationale... ou la chronique d'un non-apprentissage annoncé

Elisabeth Reiser-Bello Zago
Université de Fribourg, Suisse
elisabeth.reiserbellozago@unifr.ch

Synergies *Italie* n° 9 - 2013 pp. 115-127

Reçu le : 30/07/2012 Accepté le : 07/12/2012

Résumé : En Suisse, le terme « migrant » a été longtemps associé à une population de travailleurs peu qualifiés. Or, depuis plusieurs années déjà, on assiste à une augmentation considérable de « migrants hautement qualifiés ». Alors que la maîtrise de la langue du pays d'accueil a été pendant longtemps jugée comme un facteur clé d'intégration pour les migrants en Suisse, les exigences envers ces travailleurs qualifiés semblent différentes. Cet article se donne pour objectif d'investiguer les modalités d'insertion sociale par la langue de ces nouveaux acteurs de la mobilité qui sont le plus souvent engagés dans des entreprises internationales ayant des politiques du tout-anglais. Selon une approche compréhensive, l'auteure a analysé les rapports à la langue et les comportements sociolinguistiques dans leur expérience de mobilité, puis d'insertion, de sept personnes ayant le statut de « migrants hautement qualifiés ».

Mots-clés : Mobilité professionnelle internationale, « Migrants hautement qualifiés », Statut des langues, Comportements sociolinguistiques, Stratégies en entreprise et au quotidien

« Migranti altamente qualificati » e comportamenti socio-linguistici nelle imprese internazionali... ovvero la cronaca di un non-apprendimento annunciato

Riassunto : In Svizzera il termine « migrante » è stato a lungo associato ad una popolazione di lavoratori poco qualificati. Tuttavia, da parecchi anni si osserva un aumento considerevole di « migranti altamente qualificati ». Sebbene la padronanza della lingua del paese ospitante sia considerata un fattore chiave per l'integrazione dei migranti in Svizzera, attualmente ciò che si richiede ai lavoratori qualificati sembra diverso. Lo scopo di questo articolo è l'analisi delle modalità di integrazione sociale attraverso la lingua di questi nuovi attori della mobilità che, per lo più, sono assunti da imprese internazionali per cui vale la politica del « tutto in inglese ». Seguendo un approccio comprensivo, sono stati analizzati i rapporti alla lingua e i comportamenti socio-linguistici di sette persone che sono ritenute « migranti altamente qualificati ».

Parole chiave : Mobilità professionale internazionale, « Migranti altamente qualificati », Statuto delle lingue, Comportamenti socio-linguistici, Strategie nell'impresa e nella vita quotidiana

Highly skilled migrants and their sociolinguistic behavior in international enterprises... or the chronicle of an announced non-learning

Abstract : In the last decades, there has been a considerable increase of highly skilled migrants in Switzerland, although the term « migrant » has been associated to less skilled workers for a long

time. Moreover, while the language proficiency of the host country has long been considered as the key factor for the integration of migrants in Switzerland, the increasing number of these skilled workers seem to show the contrary. This aim of the present study is to investigate the migrants' language working in international companies with an English speaking policy in order to understand the degree of social integration.

Keywords : International labor mobility, Highly skilled migrant, Status of language, Sociolinguistic behavior, Business strategies, Daily strategies

1. Introduction et questions de recherche

Avec la mondialisation croissante de l'économie et du développement des moyens de transport et de communication, nous assistons à une augmentation de la migration de professionnels qualifiés. Ainsi, au cours des dernières années, nous avons pu observer un changement radical dans le recrutement des migrants en Suisse. Alors que pendant de nombreuses années la population migrante était surtout composée de personnes peu qualifiées pour lesquelles l'apprentissage de la langue était jugé comme un facteur clé de l'intégration, nous assistons aujourd'hui à une augmentation du nombre de travailleurs « hautement qualifiés » qui sont le plus souvent anglophones (langue première ou seconde). Nous nous sommes demandé quelles étaient les modalités d'insertion sociale par la langue de ces nouveaux acteurs de la mobilité, le plus souvent engagés dans des entreprises internationales ayant des politiques du « tout-anglais ».

Dans ce but, nous avons mené des entretiens biographiques auprès de sept « migrants hautement qualifiés »¹ allophones travaillant dans une entreprise de la ville de Fribourg en Suisse. La particularité de cette ville est qu'elle comporte une majorité francophone et une minorité germanophone. Selon une approche compréhensive, nous avons analysé leurs rapports à la langue et leurs comportements sociolinguistiques dans leur expérience de mobilité puis d'insertion. Dans un premier temps, nous avons identifié leurs divers capitaux et la mobilisation de ces ressources durant leur séjour en Suisse. Dans un deuxième temps, nous avons repéré et typifié, à travers leurs témoignages, les diverses stratégies que ces acteurs disent avoir développées au travail, mais aussi dans la vie quotidienne, à l'extérieur de l'entreprise. Puis nous avons centré notre analyse sur leurs choix de langues ainsi que sur les processus d'apprentissage (ou non) de la langue du pays d'accueil. Enfin, nous avons tenté de comprendre si leurs comportements sociolangagiers étaient influencés par leurs capitaux, par le statut des langues qu'ils possèdent, par la politique linguistique de leur entreprise ou par tout autre facteur.

Nous partons du constat que, souvent, les « migrants hautement qualifiés » n'apprennent pas la langue de leur pays d'accueil, alors que l'apprentissage de la langue est considéré comme un facteur clé de l'intégration. De plus, cela ne semble pas causer de problème. En analysant le discours de sept travailleurs étrangers qualifiés, nous voulions vérifier et avant tout essayer de comprendre ce comportement.

2. Présentation du contexte

2.1. « Migrants hautement qualifiés » et langues de travail en Suisse

La migration des « hautement qualifiés » a toujours existé en Suisse, mais elle s'est intensifiée avec le développement des nouvelles technologies et la mondialisation croissante de l'économie. Depuis l'accord de la libre circulation des personnes avec l'Union européenne (entré en vigueur en l'an 2000), la Suisse a principalement accueilli des migrants venants des pays voisins, soit de nombreux francophones et germanophones (Lüdi et Werlen, 2005). Cependant, une grande partie des migrants qualifiés est anglophone (langue première ou seconde).

En ce qui concerne les langues de travail en Suisse, celles-ci varient en fonction des différentes régions linguistiques. Ayant focalisé ses recherches et analyses sur l'utilisation de l'anglais comme langue de travail en Suisse, Grin note que ce pays, de par sa position ouverte au commerce international, est particulièrement touchée par « la montée en puissance de l'anglais en tant que phénomène véritablement global » (1999 : 21). Toujours selon lui, il est à noter que l'anglais était alors utilisé, dans les milieux professionnels, parallèlement aux langues nationales. Une autre étude démontrait que même parmi les « migrants hautement qualifiés », il n'y avait qu'un petit pourcentage d'entre eux qui pouvait se contenter de ne parler que l'anglais au travail (Lüdi, 2008 : 189). Mais cette situation linguistique dans divers contextes professionnels est en train de changer.

2.2. L'entreprise « Moa » et ses langues

Nous avons attribué le pseudonyme « Moa » à l'entreprise fribourgeoise où nous avons mené notre recherche. Il s'agit d'une entreprise de haute technologie, qui emploie cinq cents personnes de trente-six nationalités différentes. D'origine suisse, elle a été achetée il y a treize ans par un groupe anglais. La langue anglaise est fortement présente au sein de l'entreprise : le site Internet par exemple n'est disponible qu'en langue anglaise. De nombreuses personnes qui occupent des places à responsabilité sont anglophones et la majeure partie de la communication interne et externe se fait essentiellement dans cette langue. Néanmoins, l'entreprise n'a pas de langue officielle.

3. Corpus

Nous avons mené sept entretiens semi-directifs auprès de cadres étrangers employés par « Moa ». Pour choisir nos informateurs, nous avons retenu les critères de sélection suivants : nos travailleurs qualifiés sont venus en Suisse parce qu'ils avaient été recrutés par cette entreprise; ils ne parlaient ni français, ni allemand à leur arrivée et se trouvaient dans ce pays depuis au moins 18 mois au moment de l'entretien². Le tableau suivant montre le profil de nos informateurs.

Nom, âge	Nationalité	En Suisse depuis	Langues	Situation familiale	Fonction dans l'entreprise
Dimitri, 39	russe	4 ans	Russe, anglais	célibataire	Sales Manager Russia
Vladimir, 36	russe	10 ans	russe, anglais	marié, deux enfants	System Engineer
Olivia, 40	sud-africaine	4 ans	anglais	célibataire	Software System Engineer
Bill, 37	américain	4 ans	anglais	marié, deux enfants	Head of Electronics Engineering
William, 40	irlandais	1 ½ ans	anglais, notions du gaélique	marié	Technical Writer
José, 35	mexicain	2 ½ ans	espagnol, anglais, notions d'allemand	marié, deux enfants	Sales Manager Latin America
Francisco, 41	espagnol	3 ans	espagnol, anglais	marié, deux enfants	Technical Support Manager

4. Identification des capitaux

4.1. Capital linguistique

En prenant le capital économique comme modèle, Bourdieu (1979) a développé le capital comme concept sociologique. Il fait par ailleurs une distinction entre capital économique, social et culturel. Le capital linguistique se trouve à l'intersection entre le capital culturel et le capital social d'une personne. Plus précisément, si le capital linguistique fait d'abord référence aux langues étrangères parlées par un individu, il concerne également les niveaux et les registres de langue que l'on maîtrise, la transmission familiale d'un bagage linguistique, les langues apprises dans la mobilité ou à l'école, la manière dont l'individu les a apprises et, enfin, les pratiques sociolinguistiques qu'il a développées tout au long de son parcours de vie. Les stratégies d'apprentissage et de communication, tant dans la langue première que dans les autres langues, font également partie du capital linguistique, car elles auront des conséquences sur les futurs apprentissages de langues, notamment sur la disposition à en apprendre. La valeur d'une langue, c'est-à-dire sa capacité à fonctionner comme capital linguistique, dépend de la position que cette langue a sur le marché en question et du statut de la langue dans la société (Bourdieu, 1982 : 46).

Parmi les capitaux linguistiques de nos informateurs, nous pouvons distinguer trois cas de figure. Le premier cas concerne la Sud-Africaine et l'Américain, qui sont les seuls à ne pas parler d'autres langues que leur langue première, soit l'anglais. Bill déclare en riant : « We are Americans, we don't speak other languages! »

Le deuxième cas de figure concerne Francisco et William : tous deux ont grandi dans un contexte bilingue (espagnol-catalan pour Francisco et anglais-gaélique pour William), mais les membres de leurs familles ne parlent pas de langues étrangères. Francisco, par contre, parle très bien anglais ; cette langue est pour lui un élément indispensable pour sa carrière professionnelle. Le troisième cas de figure concerne nos deux interlocuteurs russes et le Mexicain : dans leurs familles, d'autres langues sont présentes et l'anglais occupe une place importante.

4.2. Capital de mobilité

Le capital de mobilité, un concept développé par Murphy-Lejeune (1998, 2002, 2003) recouvre les capitaux sociaux, linguistiques et culturels hérités par la famille ou le groupe social, et acquis par l'individu, mais aussi toutes les expériences de mobilité d'un individu. Ce concept englobe, d'un côté, les ressources qu'un individu acquiert à travers sa famille, mais aussi toutes les expériences concrètes de mobilité. Les quatre composantes du capital de mobilité sont l'histoire familiale et personnelle, les expériences antérieures de mobilité à l'étranger qui, elles, sont liées aux compétences linguistiques acquises, les expériences d'adaptation et, finalement, certains traits de personnalité.

4.2.1. Expériences de mobilités personnelles et professionnelles antérieures à la Suisse

Nos informateurs n'ont pas connu d'expériences de mobilités durant leur jeunesse avec leur famille ou durant les études, à une exception près : Vladimir a vécu plusieurs années à l'étranger durant son enfance du fait de la profession de son père. Parmi les expériences de mobilités professionnelles, nous observons deux cas de figure. D'un côté, le cas de Vladimir, qui n'a pas connu de mobilités professionnelles avant de venir en Suisse. De l'autre côté, tous les autres informateurs ont travaillé pour différents employeurs, et certains même dans différents pays, avant de venir à Fribourg. Souvent leur travail exigeait des déplacements à l'étranger ou à l'intérieur de leur pays.

5. Les stratégies

Lorsqu'un individu se trouve en situation de mobilité, dans un contexte culturel, linguistique et social inconnu, il devra développer des stratégies d'ajustement pour trouver ses repères dans le nouveau cadre de vie. Dans ce processus, l'acteur social doit mobiliser ses capitaux de départ, ce qui, selon Gohard-Radenkovic, « implique de nouveaux rapports à l'altérité et une transformation sociale de l'individu » (2006 : 56). Initialement issue du domaine militaire, la notion de « stratégies » a notamment été réactualisée par l'anthropologie, et adaptée au domaine de la didactique des langues et des cultures étrangères. C'est cette définition donnée par Gohard-Radenkovic que nous retiendrons ici :

Un processus d'interprétation de nouvelles situations, et éventuellement d'ajustement comportemental le plus souvent inconscient, qui puise ses références dans une première expérience du rapport au monde et à l'autre, acquise dans le groupe social. Or ces stratégies, qui se développent à travers la découverte et la confrontation avec

des systèmes de référence culturels différents, impliquent de nouvelles pratiques et participent à la transformation de l'identité sociale des individus. (Ibid.)

Un individu en situation de mobilité vit « une situation de rupture avec un environnement aux codes familiers » (*Ibid.* p.57). Quand il ne parle pas la langue du pays d'accueil, il se trouve en situation d'insécurité linguistique, sans réseau social et dans un contexte culturel différent. Les stratégies, conscientes ou inconscientes, que cet individu mettra en place pour s'ajuster au nouvel environnement dépendront à la fois de son capital culturel, linguistique et social, et de ses appartenances premières.

Nous avons procédé à notre propre typification des stratégies repérées chez nos informateurs dans les différents contextes, c'est-à-dire aussi bien au travail que dans la vie sociale et relationnelle. Le premier type de stratégies est le recours à des « ressources tierces ». Parmi ces ressources, nous distinguons à nouveau trois catégories : la première est le recours à une langue intermédiaire. Dans ce cas, la personne décide de s'exprimer dès le début dans cette langue, ou procède au *code-switching* lorsque la situation le permet :

At work I am not really asking people to use French, because at work it is very important to be quickly and correctly understood. And if there are any misunderstandings, especially a technical problem, I would prefer to stop the French lessons and just use English. So in most cases, even if the meeting starts in French I am just listening and if there is some easy sentence I need to add, then I use French. But when it becomes a bit more complicated I just switch to English. (Vladimir)

La deuxième catégorie de « ressources tierces » est de recourir à une personne qui sert de *médiateur* ou de *traducteur*. Le médiateur peut être improvisé ou nommé. Enfin, la troisième catégorie est définie par l'utilisation d'un *objet*, qui est censé faciliter la communication ; un dictionnaire par exemple.

Le deuxième type de stratégies est celui où l'individu s'appuie sur ses propres ressources : il utilise des *gestes* pour communiquer, ou prend tout simplement le *risque* et essaie de parler en français avec les moyens linguistiques qu'il a à sa disposition.

Enfin, la troisième catégorie de stratégies est *l'évitement*, le *renoncement* ou le *repli* : en situation d'insécurité linguistique, l'acteur social peut choisir le silence, ou tout simplement renoncer à certaines habitudes. Mais il peut également décider de ne fréquenter que des personnes qui parlent les langues qu'il maîtrise. Ainsi, lorsque nous avons demandé à Vladimir comment il s'y prenait pour aller chez le coiffeur, voici ce qu'il a répondu :

Did you see my hair cut ? (rires) I think after first half year of getting more and more hair, I just bought the machine and (fait le mouvement de se tondre) the same length of the hair and of the beard. So that's how I solved the problem (rires).

6. L'apprentissage de la langue

6.1. Le processus d'apprentissage du français dans une école de langues

Tous nos informateurs ont suivi un cours de français payé par l'entreprise en arrivant à Fribourg. Ce cours faisait partie du contrat de nos interlocuteurs, au moment de leur embauche. « Moa » leur demandait d'apporter les attestations des cours aux ressources humaines. Mais, à part cela, on ne leur a jamais demandé de résultats. Même si certains de nos informateurs ont repris ensuite d'autres cours de langue, ils n'étaient plus que deux à continuer à en prendre au moment où nous avons mené cette recherche.

Les raisons avancées par nos informateurs sur l'interruption des cours de langue avant même d'avoir atteint un niveau qui leur permettait de communiquer en français de manière satisfaisante, sont diverses. Mis à part des raisons financières, il y a le facteur temps et la fatigue : tous nos informateurs travaillent à temps complet et certains voyagent beaucoup. Ceci peut en partie expliquer le faible succès des cours de langue. Une autre raison mentionnée par nos interlocuteurs était qu'ils prenaient leurs cours avec leurs épouses, parfois même avec leurs enfants. Certains ont vécu cela comme un élément positif. Pour d'autres, à cause des niveaux différents entre les apprenants, cette expérience d'apprentissage a été décrite comme « frustrante ». Le facteur principal qui explique le manque de résultats suite aux cours de langue est exprimé par Bill qui, après quatre ans en Suisse continue à prendre des cours de français, sans pour autant parler couramment cette langue : il n'est tout simplement pas *obligé* de parler français.

I think the classes were good, the difficulty is that I am not forced to speak French at any point or time, because at work I don't have to speak French. We have a lot of friends who are either expats or speak English very well, and they like to practice their English (Bill)

6.2. L'apprentissage de la langue hors de la salle de cours

Comme nos interlocuteurs se trouvent en immersion, dans une ville où l'on parle majoritairement le français, le processus d'apprentissage de la langue a lieu partout, et non seulement durant le cours de langue. Même si, comme ils nous l'expliquent, l'anglais suffit apparemment à nos migrants pour effectuer correctement leur travail, il y a de nombreuses possibilités de parler le français au travail, mais aussi à l'extérieur. Or, nous constatons que nos informateurs n'utilisent que très peu le français dans leur vie quotidienne.

Une première raison pour cela est qu'ils ne fréquentent que des gens qui parlent anglais. Dimitri nous explique qu'il a commencé à parler l'anglais avec les gens dès son arrivée, faute de connaître le français. Plus tard, quand il avait probablement le niveau suffisant pour pouvoir commencer à parler le français, *l'habitude* de se parler en anglais s'était installée entre lui et ses amis et il lui était difficile de changer cette pratique. Parfois, c'est une décision personnelle ou un événement extérieur qui fait que l'on change ses habitudes langagières.

Vladimir par exemple a vu son attitude changer avec la naissance de son premier enfant. Cette nouvelle situation a fait naître le besoin de communiquer avec des personnes dans la même situation (familiale) que lui. La famille, et en particulier les enfants, sont d'une importance considérable dans le processus d'intégration et d'apprentissage de la langue pour les migrants (Yanaprasart, 2006 : 167). Néanmoins, nous avons constaté que ce sont souvent les épouses de nos informateurs qui apprennent la langue. Par leur statut et leur rôle attendus dans la société, ces femmes développent des stratégies différentes pour s'adapter à la vie dans le nouveau pays. Comme les épouses prennent le *relais* quand la famille est confrontée à une situation dans laquelle elle doit s'expliquer en français, cette langue n'est pas une langue de nécessité dans la sphère sociale de nos travailleurs qualifiés.

7. Le statut des langues des acteurs de la mobilité et leurs comportements sociolangagiers

Nous partons du constat que le statut des langues de nos informateurs influence leurs comportements sociolangagiers. À l'opposé de ce qui se passe pour beaucoup de migrants peu qualifiés, nos « professionnels hautement qualifiés » ont pu profiter à leur arrivée de certains privilèges. Ils jouissent par exemple du service qui leur est offert par les ressources humaines de l'entreprise. On leur accorde de l'aide pour la recherche d'un logement et on les soutient pour diverses démarches administratives. De plus, leur capital linguistique ou plus précisément, leurs connaissances de la langue anglaise qu'ils utilisent comme *lingua franca*, leur est très utile pour résoudre de nombreux problèmes. Grâce à leur statut socio-économique et à la maîtrise de l'anglais, nos informateurs déclarent être « bien traités » à Fribourg : l'anglais est une langue qui a un statut valorisé en Suisse.

Même si nos informateurs ont tous un capital-langues différent, l'anglais fait partie du capital linguistique « obligé » de tous. L'utilisation de l'anglais comme langue passerelle constitue une importante ressource stratégique ; c'est une stratégie de sécurisation mais aussi de repli. L'individu – en arrivant dans un nouveau pays – se réfugie vers ce qui est sûr, connu, où il se sent à l'aise. Cet outil stratégique de l'anglais comme langue passerelle est devenu un comportement-type, surtout chez les deux Russes, mais aussi chez Olivia et Bill. Malgré nos attentes en tant que didacticienne des langues étrangères, nous avons dû constater que le français n'est pas une « langue de nécessité » pour ces « migrants hautement qualifiés ». Contrairement à d'autres immigrants, moins ou peu qualifiés qui, eux, ont besoin d'apprendre un minimum de la langue du pays d'accueil pour effectuer leur travail ou pour recevoir un permis de séjour, cela n'est pas le cas de nos informateurs.

Si nous essayons de typifier les comportements sociolinguistiques de nos informateurs, nous pouvons repérer une première tendance générale qui est l'utilisation de l'anglais dans tous les secteurs : au travail et dans la vie sociale. Chez Olivia et Bill, nous remarquons une utilisation de leur langue première dans presque toutes les situations. Nous constatons chez eux une « évidence », une *naturalisation* de l'usage de la langue dominante. Ainsi Bill déclare (en

parlant de l'école de son fils): « Usually the teachers don't speak English ». Olivia, de son côté, quand elle a des problèmes, comme par exemple pour aller chez le coiffeur, ne dit pas : « c'est parce que je ne parle pas le français », mais :

Mostly with the hair dresser I found it very difficult, because there the people don't speak any English. (Olivia)

Olivia ne dit pas qu'elle a des difficultés parce qu'elle ne parle pas français, mais parce que ce sont les autres qui ne parlent pas anglais. Nous pouvons remarquer, chez Bill et Olivia, qu'ils manifestent certaines attentes envers leurs interlocuteurs ; ils espèrent que les autres parlent anglais comme eux, puisque c'est une langue de communication internationale.

Le cas de William, le troisième anglophone, est légèrement différent. Même s'il utilise principalement l'anglais lors d'échanges tant professionnels que privés, son discours montre une forte volonté d'apprendre le français. Contrairement aux deux autres anglophones, il prend le risque de parler français chez le médecin ou le coiffeur par exemple mais aussi au travail. Une des raisons possibles pouvant expliquer cette attitude pourrait résider dans l'histoire des pays d'origine respectifs de nos trois anglophones. Le cas le plus évident est celui de Bill : les États-Unis représentent le pays qui exerce un rapport de dominance économique et culturelle par excellence partout dans le monde, et Bill semble avoir intériorisé cela. Le cas d'Olivia est similaire : par sa puissance économique en pleine affirmation, l'Afrique du Sud a acquis une position dominante à l'intérieur du continent africain et au-delà. De plus, ce pays a été colonisé par les Anglais et Olivia, parce qu'elle fait partie du groupe des Blancs, appartient à la population du pays qui a longtemps occupé une position dominante. En ce qui concerne William, son cas est différent. Il est originaire d'un pays européen, l'Irlande, qui a longtemps été colonisé par les anglais, qui y ont imposé leur langue. L'attitude différente de William pourrait s'expliquer par ce passé historique national. A ceci peut s'ajouter le fait qu'il a un capital linguistique et culturel plus important que ceux de Bill et Olivia.

Les deux Russes utilisent pour la plupart du temps l'anglais au travail et souvent aussi à l'extérieur, mais ils ont la particularité d'utiliser aussi leur langue première avec certains collègues de travail et dans leur vie privée. Pour eux, l'anglais « langue-passerelle » est primordial non seulement au travail, mais aussi dans la vie privée et sociale. Si nous cherchons également une raison historique qui pourrait expliquer pourquoi Dimitri et Vladimir ne se soumettent pas à la langue de la majorité, on pourrait avancer qu'en tant que citoyens russes, ils appartiennent à un peuple qui a longtemps dominé un grand territoire. L'empire de l'Union Soviétique a imposé la langue russe dans de nombreuses régions. Et même si les deux hommes ne parlent pas forcément russe à Fribourg, mais anglais, on pourrait expliquer ce fait par l'intériorisation d'une langue dominante. L'anglais jouit d'un statut plus élevé dans la société suisse que le russe et pour Vladimir et Dimitri cette langue est cruciale, car elle leur a permis l'accès au marché du travail international. Tant dans leur vie professionnelle que privée, ils ont intériorisé cette langue de communication internationale qui est devenue leur langue majeure, voire seconde.

L'anglais fait également partie du capital-langues des deux hispanophones, José et Francisco. Mais à part cela, ils profitent sans doute de la proximité « culturelle » entre leurs pays d'origine et la Suisse francophone. Ils déclarent que la langue française ressemble beaucoup à l'espagnol et qu'il est par conséquent plus facile pour eux de l'apprendre. Même si Francisco préfère s'entourer de gens qui maîtrisent soit l'anglais, soit l'espagnol.

José le Mexicain est le seul parmi nos informateurs qui a déclaré se sentir « intégré » dans la société suisse. C'est aussi le seul qui semble avoir appris le français en acquérant un niveau satisfaisant. L'élément majeur qui explique que José ait réussi à s'adapter à la vie en Suisse est sans doute le fait qu'il soit marié avec une Suisseuse, certes germanophone, mais parfaite francophone également. Ou José a-t-il relativement vite et bien appris le français parce qu'il répond aux attentes qu'on a de lui ? Qu'attend la population suisse d'un professionnel hautement qualifié mexicain, même s'il est ingénieur ? N'espérons-nous pas à ce qu'il s'adapte linguistiquement et culturellement ? Ces attentes sont-elles les mêmes envers un cadre américain ? Il y a des représentations dans le paysage mental des Suisses qui font que l'on véhicule des attentes différentes sur ces professionnels migrants selon leurs appartenances nationales. Comme il y a des hiérarchies linguistiques et culturelles qui sont liées à l'histoire des pays et de leurs relations, les gens reproduisent les comportements de dominance, d'adaptation, voire de soumission qu'ils ont appris, observés ou subis dans l'environnement dans lequel ils ont grandi.

8. Les paradoxes

Dans les comportements sociolinguistiques que nous avons identifiés apparaissent certaines contradictions. En voici un exemple : nous nous sommes demandée si nous pouvions trouver dans le discours des informateurs, des indices montrant qu'ils avaient réussi à capitaliser leur expérience de mobilité et étaient devenus *des médiateurs de leur expérience*. C'est dans cette optique que nous avons posé la question suivante à nos interlocuteurs : quel conseil donneraient-ils à quelqu'un qui arrive à Fribourg dans la même situation qu'eux ?

Nos informateurs nous ont tous donné sans hésiter la même réponse : apprendre la langue locale. Olivia précise : « My biggest advice would be to learn the language even if I know I am not practicing what I'm preaching! ». Il était étonnant d'obtenir cette réponse alors que le leitmotiv qui revenait dans tous les discours était « je n'ai pas vraiment besoin de savoir le français ». Évidemment, c'était la réponse que nous voulions entendre, à laquelle nous nous attendions au moment où nous avons préparé notre questionnaire. Mais durant les entretiens nous ne pensions plus obtenir cette réponse. Pourquoi conseilleraient-ils à quelqu'un dans leur cas d'apprendre le français, alors qu'eux-mêmes ne le font pas et nous ont montré qu'il n'était pas indispensable de parler français dans leur situation ? Nous avons vu que pour ces « migrants hautement qualifiés », le français n'est manifestement pas une langue de nécessité. Ils ont certes besoin d'apprendre quelques mots et expressions pour pouvoir commander un café, mais, mis à part ce « niveau de survie », grâce à leurs connaissances de l'anglais, leur statut socio-économique et l'aide d'interprètes-médiateurs, ils

se débrouillent. Ils s'entourent toujours d'une personne qui dispose des moyens linguistiques suffisants pour assurer le lien, quand ils ne peuvent pas se servir de l'anglais ou quand leurs propres connaissances de la langue française les empêchent de mener à bien une tâche.

Si le français n'est pas une langue de nécessité pour eux, qu'apporterait son apprentissage ? L'apprentissage du français relèverait-il d'un simple intérêt économique de personnes qui ont elles-mêmes reconnu que les connaissances de langues autres que l'anglais les distingueraient sur le marché de l'emploi ? En apprenant « bien » le français, nos informateurs auront-ils finalement la sensation de faire partie de la société d'accueil ? Ces personnes ont toutes déclaré qu'elles se sentaient bien à Fribourg. Et contrairement à ce que l'on attend communément d'un « expatrié », tous nos informateurs semblent vouloir rester plusieurs années en Suisse. Ils nous ont donné des indices que cette expérience de mobilité pourrait aboutir à un projet d'installation durable. Dans ce cas-là, la maîtrise du français serait « un plus », un moyen d'accéder à une nouvelle dimension de leur vie en Suisse. Au travail ces personnes sont pour ainsi dire « intégrées », mais dans la vie hors de l'entreprise il leur manque quelque chose. Même si le français n'est pas une langue de nécessité pour eux, ils sentent que la maîtrise de cette langue leur donnerait accès à un autre statut dans la société suisse. La question qui se pose donc à nous, didacticiens et didacticiennes des langues et des cultures étrangères, est de savoir quels seraient les dispositifs à créer ou à améliorer, pour la formation en langue de ces acteurs de la mobilité aux statuts et aux besoins spécifiques.

Bibliographie

- Bolzman, C. 2008. « Travailleurs étrangers sur le marché du travail suisse : quels modes d'incorporation ? ». *Journal of International Migration and Integration*, Montréal, vol.8, n°2, pp.357-373.
- Bourdieu, P. 1979. *La distinction*. Paris : Les éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. 1982. *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*. Paris : Fayard.
- Gohard-Radenkovic, A. 2006. *La relation à l'altérité en situation de mobilité dans une perspective anthropologique de la communication*. Habilitation à diriger des recherches en Sciences de la communication, sous la direction d'Yves Winkin, ENS-Lyon II.
- Grin, F. 1999. *Compétences et récompenses. La valeur des langues en Suisse*. Fribourg : Editions universitaires.
- Lüdi, G. 2008. Der Schweizer Sprachcocktail neu gemixt!. In : Müller-Jentsch, D. (dir.) *Die neue Zuwanderung. Die Schweiz zwischen Brain-Gain und Überfremdungsangst*, Avenir Suisse, Zürich: Verlag Neue Zürcher Zeitung.
- Lüdi, G., Werlen, I. et al. 2005. *Sprachenlandschaft in der Schweiz*. (Statistik in der Schweiz. Eidg. Volkszählung 2000), Neuenburg : Bundesamt für Statistik.
- Murphy-Lejeune, E. 1998. *L'étudiant européen voyageur, un nouvel « étranger »*. *Aspects de l'adaptation interculturelle des étudiants européens*. Thèse de doctorat, Université de Nancy 2.
- Murphy-Lejeune, E. 2002. *Student Mobility and Narrative in Europe*. London: Routledge.

Murphy-Lejeune, E. 2003. *L'étudiant européen voyageur, un nouvel étranger*. Paris : Didier.

Yanaprasart, P. 2006. *L'expatrié : un acteur social dans la mobilité internationale. Cadres entre la Suisse et la France*. Berne : Peter Lang.

Annexe

Questionnaire « Migrants hautement qualifiés » / Guide d'entretien

Situation familiale, langues parlées dans la famille, expériences de mobilités dans la famille ?

Leur parcours professionnel ? (échange lors des études ? Voyages ? Autres séjours à l'étranger ? Comment sont-ils arrivés en Suisse, passage par d'autres pays ?)

Pour quelles raisons sont-ils venus en Suisse ?
Comment sont-ils arrivés dans l'entreprise actuelle ? Selon eux, quels sont les éléments (compétences) qui ont été décisifs pour leur embauche ?

Quelles langues ont-ils apprises, pratiquent-ils et comment les ont-ils apprises ?

Le français (ou l'allemand) est-il indispensable pour eux à Fribourg ? Et pour leur famille ?

Ont-ils dû apprendre le français en arrivant à Fribourg ? Si oui, l'entreprise leur a-t-elle proposé un cours de langue ? (éventuellement aussi pour les membres de leur famille ?)

Comment ont-ils fait pour trouver un logement ? Comment résolvent-ils toutes les questions de la vie quotidienne (comme l'assurance maladie, aller chez le médecin, le coiffeur, et-cetera ?)

Quelle langue(s) parlent-ils habituellement au travail avec les collègues ? Avec leurs supérieurs ? Dans une réunion ? En voyage d'affaires ? ...

Pensent-ils que travailler avec des gens de différentes nationalités et qui parlent plusieurs langues est une richesse ou une source de malentendus et de conflits ?
Quelle est pour eux la première difficulté produite par le fait que des personnes de différentes nationalités travaillent ensemble ?

Comment se sentent-ils en Suisse ? Comment voient-ils leur position dans la société suisse ? Sentent-ils qu'ils en font partie ? Le souhaitent-ils ?

Pensent-ils rester en Suisse ? Retourner dans leur pays, partir ailleurs ? Ça dépend de quoi ?

Que cela représente-t-il pour les pays dont ils sont issus ? (fuite de cerveaux)

Quel conseil donneraient-ils à quelqu'un qui se trouve dans leur situation en arrivant en Suisse ?

Notes

¹ Il y a un certain flou pour désigner la catégorie des personnes à laquelle appartiennent nos informateurs. Nous avons opté pour « migrants hautement qualifiés », même si ce terme est calqué sur l'anglais. En français Bolzman (2008) p. ex. utilise les termes de « professionnels qualifiés » ou de « migrant qualifié ». D'autres ont recours au terme « expatrié ».

² Nous considérons que cette période correspond à une étape de transition pendant laquelle un individu en situation de mobilité trouve ses premiers repères dans un contexte nouveau et pendant laquelle on acquiert les premières connaissances de la langue du pays d'accueil. Or, nous sommes consciente que le degré d'apprentissage dépendra fortement de la langue première de la personne et encore d'autres facteurs tels que l'âge, l'expérience ou la position sociale de l'individu.